

ÉDITORIAL



Nathalie Leenhardt

Le mondial et le local

C'est un couple de presque trentenaires. Elle cherche un poste dans le retraitement des déchets plastiques en Asie –un chantier abyssal –, lui se passionne pour l'émergence de nouveaux modes de vie, moins spoliateurs des ressources de la planète. Ils consomment local, ont arrêté manger de la viande, recyclent, récupèrent, mais n'ont pas renoncé à l'avion, parce que le monde est leur terrain de jeu.

Ils sont nombreux comme eux, préoccupés, voire davantage, par l'avenir, au point de se demander s'il est bien raisonnable et responsable d'avoir, un jour, des enfants. Alors, comme une évidence, ils sont allés marcher samedi pour le climat, à Paris. Et ont dû battre en retraite du fait des gaz lacrymogènes, jetés par la police par peur de l'entrisme des « black blocs »... Ils sont en rage contre un président qui a raillé leur mobilisation. Celui-ci n'a-t-il pas en effet expliqué qu'ils feraient mieux de se relever les manches, ce qu'ils font déjà pour beaucoup ?

Le même Emmanuel Macron a pourtant salué le discours de Greta Thunberg, cette très jeune fille devenue une icône, presque une idole, alors que l'action collective devrait être saluée. Quand les chefs d'État, le nôtre comme les autres, mettront-ils enfin en cohérence leurs paroles et leurs actes ? Nous leur avons confié une partie de notre avenir, celui de notre maison commune et les choses ne bougent pas assez vite. Le réchauffement climatique, lui, s'accélère tous les jours davantage.

Faut-il en arriver aux actions judiciaires d'hommes et de femmes déterminés, qui déposent plainte pour que la lutte contre l'air vicié s'intensifie ? La pression sur les politiques compte, l'action compte. Des études l'ont démontré : seules des décisions politiques au plus haut niveau permettront de reculer les échéances et d'éviter la catastrophe. Mais les millions de petits gestes individuels ont aussi leur impact. Cessons de nous renvoyer la balle et agissons ! ■

Cet éditorial est en vidéo sur le site : reforme.net

IMMIGRATION. En amont des débats parlementaires sur l'immigration du 30 septembre et du

Des regards théologiques

L'immigration, toujours et encore l'immigration. Un thème qui n'est pas prêt de s'épuiser. C'est désormais aux élus de la Nation de s'exprimer. L'Assemblée nationale ouvrira le débat le 30 septembre, suivie le 2 octobre par le Sénat. Mais les parlementaires ne voteront pas, car le but est de « discuter des perspectives à donner à notre politique migratoire et des mesures qui peuvent s'améliorer. »

Réforme se devait d'être présente. Elle a sollicité des théologiens afin qu'ils se penchent sur ce sujet car il remue des questions importantes quant à l'identité, la peur de l'autre, et la conception de l'universalité... Quelle lecture théologique et spirituelle font-ils de ces enjeux bien concrets ? De quelle manière la lecture de la Bible influence-t-elle les questions que tout le monde se pose ?

SAMUEL AMÉDRO
pasteur de l'Église protestante unie

Le président de la République souhaite ouvrir un débat national sur la question de l'immigration ? Tant mieux ! Ne laissons pas la place vacante et prenons notre part dans ce débat. Portons haut notre parole dans l'espace public puisque la porte est ouverte et profitons-en pour dire clairement ce que nous croyons.

Notre identité est-elle mise en danger parce que nous partageons tous une unique planète et que les échanges sont désormais mondialisés ? Il est bon de vouloir être fidèle à soi-même. Par-delà le « soi » qui change au gré des rencontres et des expériences, il y a le « même » qui dure à l'épreuve du temps. Une fidélité à soi-même qui, comme YHWH au buisson ardent, répond en affirmant tranquillement : « Je suis qui je suis » (Exode 3,14).

Se sentir menacé dans son identité



parce que nous vivons dans le même espace que d'autres qui n'ont ni la même culture ni la même religion est donc le signe d'une fragilité, un manque d'assurance qui dévoile une peur de disparaître. C'est le symptôme d'une angoisse de mort. Mais quel danger y aurait-il pour notre identité si, par notre foi, nous savons que ce qui constitue cette même identité, par-delà les aléas de nos histoires personnelles et collectives, est « en Christ » comme l'affirme Galates ? (3,26-28) Quelle angoisse de mort pourrait menacer celui qui se sait déjà au bénéfice de la résurrection du Christ ? Inlassablement la Bible nous appelle à ne pas nous laisser dominer par la peur. Trois cent-soixante-cinq fois paraît-il. Une par jour. Parce que le

contraire de la foi, c'est la peur. Il faut retrouver toute la puissance libératrice de ces textes qui, comme l'épître aux Romains (8,31-39), affirment : « J'en ai la certitude : rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu ! »

Mais pensons-nous vraiment que ce message libérateur nous est réservé ? Si nous croyons qu'il est universel, comment pourrions-nous être tentés de privatiser un bout de cette terre en édifiant à nos frontières des barrages filtrants qui laisseraient passer les matières premières, les cerveaux et les capitaux, mais qui refouleraient les humains qui souhaitent prendre part à cette réalité de la mondialisation ? Au regard de ce principe de l'universalité de l'Évangile, la frontière est un concept « has been ». ■

ÉLISABETH PARMENTIER
théologienne

Replis identitaires et ouverture à l'autre

Perspectives missionnaires organisait, en novembre 2018, un forum intitulé *Églises et perspectives identitaires* qui éclaire le débat actuel. Et ce parce qu'il a permis de lutter contre un grand nombre de stéréotypes et de déplacer le regard. Il faut dire que, sur la question des migrations, des conditions d'intégration, de la découverte de l'autre, les Églises servent largement de laboratoire, parce qu'elles réussissent ou échouent dans ce défi commun. Dans cet opus, l'intervention de Jean-Paul Willaine remet en perspective le phénomène migratoire, bien moindre qu'imaginé, et dans notre pays, très largement concentré en Ile-de-France. Autre texte, celui de Jean-Claude Girardin, pasteur mennonite et sociologue, qui analyse les stratégies identitaires des communautés protestantes et la difficulté de partir du « divers » pour créer de « l'ensemble ». À lire en urgence.

NATHALIE LEENHARDT

L'aide de la Bible pour nos questions actuelles est de ne pas faire de l'angélisme, comme on l'imagine chez les chrétiens. La Bible traverse toute la perplexité, la peur, la violence et les ambivalences que nous connaissons tous... Car deux lignes se croisent dans l'Ancien Testament : se démarquer des étrangers qui représentent une menace (Psaumes 144,7 ; Deutéronome 28,43 ; Proverbes 5,10) et donner l'hospitalité voire « aimer l'étranger » (Deutéronome 10,18 et 24,21 ; Lévitique 19,34). On peut l'expliquer par des époques rédaction-

2 octobre, *Réforme* a choisi de donner la parole à des théologiens protestants et à un psychologue.

ques sur l'immigration



ÉTIENNE LHERMENAULT
directeur de l'Institut biblique de Nogent

Qui donc est mon prochain ? Telle est la question que pose au chrétien le prochain débat sur l'immigration. Est-ce le français « de souche » avec qui je partage une même histoire et un même territoire ? L'immigré régulier avec qui j'ai en commun un même itinéraire ou une même foi ? Le clandestin dont la précarité m'émeut ?

Dans l'évangile de Luc (10,25-37, parabole du bon Samaritain), Jésus répond à cette même question formulée par un spécialiste de la Loi en la retournant : « À ton avis, lequel des trois s'est montré le prochain de l'homme qui avait été victime des brigands ? » Autrement dit, la question n'est pas de savoir qui tu pourrais ne pas aimer parce qu'il ne serait pas ton prochain, mais comment devenir le prochain de celui dont tu croises la route, qu'il te soit spontanément sympathique ou qu'il représente tout ce que tu crains, qu'il ait été victime des passeurs ou rejeté par un état inhospitalier.

Le mot « prochain » est utilisé à dessein par Jésus et par la Loi. Le croyant n'est pas appelé à aimer le monde entier, c'est hors de sa portée. Il n'est pas appelé à aimer, d'abord, les enfants du bout du monde qu'il ne verra jamais, et à mépriser les immigrés qui sont à ses côtés. Il

est appelé à aimer ceux dont il est rendu proche par les circonstances de la vie, qu'il ait choisi ces dernières ou non. C'est parce que ce prochain a été créé en image de Dieu, quels que soient son origine, son sexe, sa religion, sa condition sociale ou sa couleur de peau, qu'il est appelé à l'aimer comme soi-même.

Cela n'interdit pas aux citoyens de débattre de l'immigration, ni à l'État d'avoir une politique raisonnée en la matière. Mais cela oblige le chrétien et l'Église à faire preuve d'hospitalité à l'égard de tous ceux dont ils croisent le chemin, y compris les clandestins. Ou alors l'impératif d'aimer Dieu et son prochain ne veut rien dire ! ■

MICHAEL LANGLOIS
théologien

La Bible est régulièrement utilisée pour justifier le rejet de certaines populations. Les textes bibliques relatifs à la conquête de la terre promise ou à la séparation du peuple élu (en interdisant par exemple les mariages mixtes) sont lus et interprétés avec, en ligne de mire, les « autres » – ceux qui viennent d'ailleurs ou croient différemment. Ainsi peut-on voir, en Israël comme en Europe ou en Amérique, des juifs et des chrétiens chasser, Bible en main, des étrangers, des mino-

rités ou des migrants. Mais la Bible ne se réduit pas à ces quelques textes.

Bien au contraire, ceux-ci n'ont de sens que dans le contexte de la célèbre vocation d'Abraham, ce migrant par excellence qui n'est pas choisi par Dieu parce qu'il est meilleur que les autres, mais précisément parce qu'il est dans le besoin. C'est au travers de cet homme « errant », nous dit la Bible, que toutes les familles de la terre trouveront la bénédiction. L'élection est donc au service d'une visée universelle.

Que dire de Jésus, qui se décrit comme étant sans domicile fixe ? Il nous rappelle que le plus grand commandement, c'est l'amour – non seulement pour Dieu, mais pour l'autre, l'un n'allant pas sans l'autre. Jésus va même très loin puisqu'il raconte comment, à la fin des temps, il accueillera dans son royaume ceux qui auront hébergé et nourri les plus faibles. Prendre soin du plus petit de ses frères – qu'il soit affamé, étranger ou malade – c'est prendre soin du Christ lui-même.

Au final, si la Bible est à même de stimuler notre réflexion sur des sujets tels que l'identité et la migration, c'est non seulement parce qu'elle fait partie intégrante de notre construction identitaire, mais aussi et surtout parce que ces questions y sont centrales. La Bible offre à cet égard un éclairage d'une puissance et d'une actualité remarquables. ■

nelles différentes, selon le niveau de menace de perte d'identité du peuple. Les textes démontrent que le peuple des Hébreux se « souvient » qu'il a été émigré lui-même. C'est donc une pédagogie de la mémoire qui donne la capacité de se mettre à la place de l'autre qui souffre, en se souvenant de sa propre humiliation et douleur. La peur est donc débordée par une capacité d'empathie. Cette empathie n'est pas du tout une libéralité naturelle, elle vient d'une prise de conscience : nos propres ancêtres ont connu cette situation ; l'éventualité subsiste d'être touchés à notre tour.

Les textes bibliques montrent aussi le rapprochement de l'enjeu de migration avec la constellation identitaire : qu'est-ce que l'appartenance à un peuple ? L'arbre généalogique de Jésus dans Matthieu 1,1-17 comprend quatre femmes étrangères dans son ascendance (Tamar, Rahab, Bethsabée et Ruth), ce qui devrait normalement être un scandale dans la généalogie du Messie juif.

Les épîtres présentent le Christ dans son œuvre de réconciliation. Jésus est celui qui fait « tomber le mur de la séparation » non seulement avec Dieu, mais aussi entre juifs et païens (Éphésiens 2,14, et la rencontre entre Pierre et Corneille dans Actes 10,9-16). La Bible invite à dépasser la division entre « pur » et « impur ». L'apôtre Paul insiste bien sur le fait que ceux qui étaient « étrangers » sont devenus des enfants adoptifs. Il ne s'agit donc pas là d'un enjeu de nationalité mais de situation « devant Dieu ». ■

« Le croyant n'est pas appelé à aimer le monde entier, c'est hors de sa portée. Il est appelé à aimer ceux dont il est proche par les circonstances de la vie »

« Tenir compte de nos conditions de vie »

Le psychanalyste Charles Melman estime que la notion d'identité nationale encourage à restreindre le champ de l'humanité à ceux qui partagent une même histoire.

« Beaucoup de gens parlent aujourd'hui de la peur de l'autre, comme un ressort des relations humaines conflictuelles ou difficiles. Je conçois que l'on s'intéresse à la question de l'autre quand on parle des étrangers. Mais je suggère que nous n'en exagérons pas l'importance.

Après tout, l'image du semblable peut être, elle aussi, pesante voire insupportable. N'est-ce pas ce qui rend stimulante toute rencontre ? Le désir d'échapper à un voisinage trop semblable à nous-même n'explique-t-il pas que nous pratiquions le tourisme ?

De la même manière, aborder la question de l'identité des nations mérite que l'on prenne des précautions. L'identité nationale appartient sûrement à une réalité. Le seul problème est que celle-ci varie d'un pays à l'autre. Ainsi, c'est l'usage d'une langue commune qui a donné aux pays allemands leur homogénéité, bien avant que soit réalisée l'unité politique et territoriale de l'Allemagne. La France, elle, a été construite de toutes pièces sous la férule du pouvoir politique.

La notion d'identité nationale encourage à restreindre le champ de l'humanité à ceux qui partagent une même histoire. Elle provoque des conséquences nuisibles et fallacieuses, car elle empêche de voir qu'un projet collectif est toujours en état d'évoluer.

Par opposition, la construction européenne pourrait être qualifiée de projet politique miraculeux, car elle vise à réunir des populations différentes qui savent qu'elles ont une histoire différente, mais qui, malgré cela, se reconnaissent des valeurs, voire des religions communes.

Ce projet politique ne doit pas nécessairement être fondé sur le multilatéralisme. Cette notion, typiquement anglo-saxonne, se rattache au souvenir du Commonwealth. Le caractère cosmopolite de son paysage intérieur donne à l'Angleterre l'idée que ce qui a existé autrefois perdure.

Le vécu des Français est forcément différent. Notre nation s'est bâtie sur l'effacement progressif des cultures et des langues locales, ou des apports extérieurs sous la coupe d'une seule autorité. Le multiculturalisme lui est donc étranger. Voilà pourquoi je pense important de tenir compte de nos conditions de vie. La courtoisie et la politesse veulent que celui à qui l'on offre l'abri, la sécurité, le travail, consente à distinguer ce qui constitue son espace privé où il a parfaitement la possibilité d'entretenir le culte de ses ancêtres, et l'espace public où il est convenable qu'il respecte les références et les pratiques du pays qui l'accueille.

Dans ce cadre, la question de l'universalité peut être admise. Plus que jamais le rappel de ce qui fonde notre universalité (je n'évoque pas la religion mais le sort que nous partageons les uns et les autres) devrait nous inciter à réfléchir à la façon de sortir de nos souffrances plutôt que de nous complaire dans des oppositions stériles. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIK CASADESUS

À LIRE

► **Psychologie de l'immigration,**

Charles Melman et Nazir Hamad, Langage, 18 €.

► **Perspectives missionnaires,**

n°77 de la revue, 10 €.

perspectives-missionnaires.org

© ALEXANDER OZEROV / ADOBE STOCK